

tomme tragique de 1837, le remuant Amury Girod, pauvre capitaine, mais bon pédagogue, remplit des pages et des pages de la *Minerve* avec une vaste synthèse sur l'enseignement au Canada français depuis la conquête⁴⁵. L'ennui que plusieurs paragraphes de cette diatribe vous procure est bien compensé par les généreuses impatiences qu'elle suscite en vous. Avec quelle ardeur ces gens se vouent à une cause alors si importante! Avec quel élan allègre et quelle pétulance juvénile s'engage-t-on sur le sentier du progrès! Heureux pays, tout de même, où la passion du savoir peut naître, se développer et se maintenir en dépit de tant d'obstacles.

Enfin, dix-neuf jours avant le combat de Saint-Denis, l'éphémère Confédération des Six Comtés lance au peuple du Canada, par l'intermédiaire d'un journal montréalais⁴⁶, une retentissante adresse où elle clame son indignation et sa douleur de voir le collège des jésuites converti en caserne et retenu à l'usage d'une soldatesque; c'est, ajoute-t-on, un fait « sans parallèle même parmi les Goths et les Vandales »! On y consent volontiers: si les Goths et les Vandales n'ont eu aucun démêlé avec les jésuites, c'est probablement parce que cet ordre religieux n'existait pas au V^e siècle! Mais cette exagération ne messied pas quand elle émane de pareilles sentinelles de la pensée française en Amérique du Nord.

(à suivre)

Séraphin MARION.

⁴⁵ *Id.*, numéros du 14 septembre, des 2 et 12 octobre.

⁴⁶ *L'Ami du Peuple*, 4 novembre 1837.

LETTRES AMÉRICAINES.

Filiation de Mark Twain

Au témoignage des critiques américains, les meilleurs romans dus aux écrivains de leur pays, depuis bientôt un siècle, sont *The Scarlet Letter*, de Hawthorne, et *The Adventures of Huckleberry Finn*, de Mark Twain. Ils datent de 1850 et 1885. Ni l'un ni l'autre ne vieillit. Leur pérennité, ils la doivent à la vérité humaine dont ils débordent, plus qu'aux qualités littéraires de leurs auteurs, plus qu'au décor, au milieu décrit. A ce jour, et compte tenu des écoles, ces ouvrages ressortent parmi des milliers, attribuables au génie américain. Le livre de Hawthorne peint les mœurs rigides de la Nouvelle-Angleterre, au moment où le puritanisme d'Endicott pèse sur les populations; celui de Mark Twain, moins sévère, raconte les frasques d'un enfant dans la vallée du Mississippi, vers le milieu du siècle dernier. Huck Finn est un gamin vivant, comme il s'en trouve partout. Il amuse et il plaît. On ne saurait voir en lui un gamin particulier, mais le gamin classique, reconnaissable en tous lieux.

La littérature française, pour une, s'intéressa souvent aux problèmes du jeune âge. Romans de l'enfance ou de l'adolescence; éveil à la vie, éveil aux passions. De mémoire, et sans sortir de la période moderne, de nombreux titres se présentent à l'esprit: Jules Vallès, *L'Enfant*; Pierre Loti, *Le Roman d'un enfant* et *Prime jeunesse*; Anatole France, *La Vie en fleurs*; René Boylesve, *L'Enfant à la balustrade* et *La Becquée*; André Lafon, *L'Élève Gilles*; François Mauriac, *La Robe prétexte*, *L'Enfant chargé de chaînes*; Jacques de Lacretelle, *La Vie inquiète de Jean Hermelin*, *Silbermann*; Raymond Radiguet, *Le Diable au corps*; Jean Viollis, *L'Oiseau bleu s'est endormi*; Marcel Hofer, *Le Cheval blanc*; Franz Hellens, *Le Naïf*. La liste pourrait s'allonger. Le chef-d'œuvre d'Alain-Fournier, *Le Grand Meaulnes*, se rattache au genre. De même certaines

autobiographies comme celle d'André Gide, *Si le grain ne meurt*, qui rappellent la manière de Jean-Jacques ou de Musset. Tous ces livres constituent des confessions, directes ou indirectes, qui éclairent sur les écrivains. Si attachants qu'ils soient, aucun ne s'attarde, sinon en passant, au garçonnet frais émoulu de l'enfance, en route pour l'adolescence. Aucun ne s'arrête un peu longuement aux enthousiasmes, aux illogismes et aux abattements de l'âge ingrat. A cette époque de crise, le garçon possède pourtant une vie personnelle, riche de projets nébuleux et de désirs contrariés. Il semble n'avoir place nulle part, fait l'homme parce qu'il ne l'est pas, et son exubérance se traduit par des espiègleries innombrables. Sans doute il y a, en marge des ouvrages nommés, cette fantaisie achevée: *Poil de Carotte*. Mais *Poil de Carotte*, plus qu'il n'étudie l'enfant, reflète la mélancolie amère, le persiflage et l'humour à froid de Jules Renard, si apparents aux pages de son œuvre, en particulier de son *Journal*.

De l'enfance à l'adolescence, on constate comme un moment d'arrêt, ou mieux de transition. Plus que la fillette, absorbée déjà par l'instinct maternel, le garçon éprouve une sorte de déséquilibre. Dédaignant les jeux de l'enfant, ceux de l'homme ne l'attirent point. Hors sa mère, il méprise les femmes. Il bouge sans cesse, son besoin de mouvement n'ayant d'égal que son abandon aux impulsions ou sa légèreté. C'est l'âge où il déniche les oiseaux, se moque de l'étude, fume et apprend à nager en cachette. C'est l'âge où, ne trouvant plaisir qu'à la dépense physique, il siffle en longeant le soir les cimetières, pour se prouver à lui-même qu'il ne craint pas les morts. Cette somnolence éveillée dure jusqu'au jour où il prend conscience de la femme, en l'occurrence une fillette sage qui lui sourit. Dès lors, il nettoie ses chaussures et commence de se peigner. C'est l'entrée dans l'adolescence.

Il appartenait à Mark Twain de devenir le romancier de l'âge ingrat. S'il a des devanciers dans la psychologie du gamin, il les dépasse tous. On le compare parfois à Thomas Bailey Aldrich, lui aussi Américain, à cause de cet ouvrage estimé qui s'intitule *The Story of a Bad Boy*, antérieur de seize ans à *Huckleberry Finn*. Le héros, Tom Bailey, n'est pas le premier type de garçonnet popularisé aux États-Unis, mais les autres n'ont qu'une valeur épisodique, si l'on peut dire. Les jeunes sacripants de Cooper et de John Townsend Trowbridge (1827-1916) ne retiennent pas

longtemps l'attention. Le premier en Amérique, Aldrich campe un garçon vrai, se comportant comme un être humain, avec qualités et défauts de son âge¹. Son exemple sollicite Mark Twain, qui donne en 1876 ses *Adventures of Tom Sawyer*. Comme Aldrich, il tente de s'écarter du petit gars conventionnel, obéissant et poli, studieux, respectueux des aînés et de la propriété d'autrui, orgueil du foyer et gloire de sa classe. Cet enfant idéalisé se rencontre rarement. Tom Sawyer, lui, est un mauvais garnement dans le sens plein du mot, comme il s'en trouve partout. Il n'y a rien à son épreuve. Il est la vie même. Mais l'un de ses compagnons de jeux et d'espiègleries point déjà, qui l'emportera sur lui comme caractère. C'est Huck Finn, fils de l'ivrogne du village, qui admire Tom au point de désirer s'instruire — condition qu'il juge indispensable, — pour faire partie de la bande de chenapans qu'il organise. En maintes circonstances, Huck relègue dans l'ombre le personnage central. Au vrai, Huck est Mark Twain lui-même, autant que le jeune gueux qui lui sert de modèle. Quand l'écrivain, après de nombreux atermoiements, lui consacre tout un livre en 1885, la critique ne s'y trompe point. L'ouvrage est si vrai, si humain, si près de la réalité, qu'on ne saurait se méprendre sur sa signification. C'est le chef-d'œuvre de Mark Twain.

L'écrivain naît à Florida, Missouri, en 1835. Il suit peu après sa famille à Hannibal, dans le même État. Le village baigne ou presque dans le Mississippi, qui traverse du nord au sud le pays. Le jeune Samuel L. Clemens, que le monde connaîtra sous le pseudonyme de Mark Twain, fréquente ses rives plus que l'école. Orphelin à douze ans, il entre en apprentissage dans une imprimerie, et c'est comme imprimeur qu'il séjourne successivement à Saint-Louis, New-York, Philadelphie, Keokuk, Cincinnati. En 1857, à la suite d'une conversation au bord de l'eau, la fantaisie lui prend de s'initier aux mystères du pilotage. Le fleuve grouille d'activité, et pendant quatre ans, Mark Twain regarde, observe, enregistre. Typographe, il se familiarise avec la phrase écrite; pilote, il prend contact avec les formes de la vie. Maintes variétés du type américain défilent sous ses yeux, à bord du bateau comme aux endroits où il débarque, sur un parcours de douze cents milles: commerçants et planteurs, aventuriers de toute farine, matelots et débardeurs, esclaves et leurs maîtres.

¹ Arthur Hobson QUINN, *American Fiction*, 1936.

miséreux à peau blanche non moins esclaves que les nègres, rats de cale, acteurs, musiciens ambulants, souteneurs et filles de joie. Le Mississippi semble alors le rendez-vous de l'humanité, et Mark Twain se mêle chaque jour à la foule. Après quatre ans de cette existence, il cherche fortune dans le Nevada, continue vers l'ouest jusqu'à San-Francisco, où on le retrouve journaliste.

Entre temps, il sert avec les troupes confédérées, pendant la guerre civile. Si à trente ans il ne compte pas une ligne à son actif, hors sa collaboration aux journaux, il sera bientôt l'un des écrivains célèbres de son pays, acclamé en Europe comme en Amérique. Et voilà le cas singulier d'un homme qui ne fréquenta que rarement l'école, devenu l'une des gloires littéraires de sa génération. Ici paraît l'influence du milieu, et d'avantage la formation régionaliste de l'écrivain. Élevé sur le Mississippi, Mark Twain chantera surtout le Mississippi. Ses meilleurs livres naissent du fleuve, un peu comme Vénus naquit, selon la légende, de la mer. Cela s'explique: Mark Twain a depuis l'enfance la passion du fleuve, n'ignore pas un détail le concernant. Si d'autres aspects de la vie américaine l'attirent, aucun ne frappera jamais son imagination comme le spectacle sans cesse renouvelé qu'offre le père des eaux.

Huckleberry Finn reflète Mark Twain, son enfance assoiffée d'horizons neufs, sa jeunesse et ses expériences sur le fleuve, l'humanité pittoresque qui tire son existence du Mississippi et de ses alluvions, des cultures confiées aux terres qu'il arrose. Cette humanité, l'écrivain la vit à l'œuvre, dans ses jeux, ses heures tragiques, ses deuils. Quand il traite de cette matière, il n'invente rien. Il lui suffit de puiser dans son fonds. Aussi l'accent de vérité n'éclate jamais autant que dans contes et romans qui traduisent l'âme du petit pays. Autre illustration de cette ancienne vérité: qu'on ne saurait exprimer que ce qu'on connaît. Le Mississippi de Mark Twain, il palpite et déborde dans deux contes, *The Man that Corrupted Hadleyburg* et *The \$30,000. Bequest*, dans *Life on the Mississippi*, certaines parties de *Roughing It*, dans *Tom Sawyer* et *Huckleberry Finn*.

Ouvrage régionaliste, *Huckleberry Finn* est aussi le roman du garçon à l'âge ingrat. Ni la littérature française, ni l'anglaise, n'offre son pendant. Un livre unique. Non seulement il crée un genre, mais il sus-

cite à l'auteur des disciples, et l'on note que ceux-ci sont américains. Comme le roman d'Aldrich, *The Story of a Bad Boy*, inspire à Mark Twain son œuvre capitale, *Tom Sawyer* et *Huck Finn* suggèrent à Edgar Lee Masters son *Mitch Miller*, si près des modèles que ses jeunes personnages. Mitch et ses compagnons, croient à l'existence de Tom Sawyer comme à celle de Dieu, et rêvent de le rencontrer un jour, en chair et en os. Leurs aventures continuent, dans l'Illinois, celles de Tom dans le Missouri. Comme *Tom Sawyer* se prolonge dans *Huckleberry Finn*, *Mitch Miller* donne naissance à *Skeet Kirby*, et Masters admire tellement Mark Twain qu'il emploie ses procédés pour rendre vraisemblable son propre récit. Comme lui, il écrit à la première personne, et le narrateur, héros du livre, use du vernaculaire propre aux gamins de l'Illinois, comme Huck du dialecte du Missouri rural. L'influence d'*Huckleberry Finn* perce encore, avec le même souci de réalisme, dans des œuvres aussi récentes que *Spring Storm* (1936), d'Alvin Johnson; *The Yearling* (1938), de Marjorie Kinnan Rawlings; *River of Earth* (1940), de James Still — pour ne mentionner que quelques titres. L'ouvrage de Marjorie Kinnan Rawlings, qui valut à son auteur le prix Pulitzer de roman, est certes le plus puissant, et à nos yeux l'un des plus parfaits chefs-d'œuvre du régionalisme littéraire. Il se localise en Floride. Régionalistes également, *Spring Storm* évoque le Nebraska d'autrefois, et *River of Earth*, le Tennessee misérable des mineurs de charbon, sans cesse à la recherche de travail et de pain.

The Adventures of Tom Sawyer paraît en 1876, mais le livre reste inséparable d'*Huckleberry Finn*, qui voit le jour neuf ans plus tard. Mark Twain peint dans le premier un garnement fort remuant, capable des audaces comme des générosités de son âge. C'est le gamin vrai, non le gamin tel qu'on désirerait qu'il fût. De là son charme, son universalité. Il désobéit plus souvent qu'à son tour, fuit l'école, fait enrager les villageois de Petersbourg — où l'auteur évoque le souvenir d'Hannibal, — use de stratagèmes compliqués pour se soustraire aux tâches exigées de lui. De facture lâche, le livre met en relief la manière désinvolte de l'écrivain. Si le lecteur garde le souvenir d'incidents, plutôt que de l'ensemble, c'est à cause du naturel des situations, de la justesse des caractères. La plupart des jeunes Américains se reconnaissent en Tom Sawyer. Hors de

son milieu, de ce décor du Mississippi cher à Mark Twain, son garçon garderait sa vraisemblance en n'importe quel pays. Autour de lui s'agitent une demi-douzaine de camarades des deux sexes, que domine ce voyou déguenillé, Huck Finn. Admirateur de Tom, Huck s'impose à tel point qu'on se demande s'il ne le supplantera pas, comme figure centrale du récit? Il a tant d'allant, de spontanéité, qu'il force la sympathie malgré certains aspects troublants de sa nature².

Quand Mark Twain annonce la publication d'*Huckleberry Finn*, le livre est attendu depuis longtemps. Dès 1876, *Tom Sawyer* terminé, l'écrivain confie à Howells³, son intention d'écrire à la première personne un nouveau roman, à propos d'un enfant de douze ans. Il commence son travail, s'en désintéresse pour y revenir en 1880, l'abandonne une seconde fois, le reprend en 1883, le termine enfin, en 1885. Admises les faiblesses de la dernière partie, l'unité de l'ouvrage et le rendu des caractères sautent aux yeux. Mark Twain raconte sa jeunesse, l'enjolive d'épisodes fantaisistes qu'une autobiographie rigoureuse ne tolérerait pas. Le livre évoque les années passées à Hannibal, dans cette partie du Missouri qui n'est ni le Nord, ni le Sud américain, mais se trouve à cheval sur l'un et l'autre. La vie de la région s'identifie avec celle du fleuve immense, dont les crues périodiques, plus ou moins gonflées, comblent ou ruinent ses riverains. Le somnolent village offre l'aspect d'un carrefour cosmopolite, où se joignent sans se fondre deux formes de civilisation: celle des États non esclavagistes, toute d'initiative et de fébrilité, brûlant les étapes dans la course aux affaires; cette autre, passive, indolente même, respirant la douceur de vivre propre aux États du sud-est, enrichis par le labeur des esclaves et se permettant, en raison de leur opulence, les raffinements de culture des peuples vieilliss.

Dès l'enfance, Mark Twain sent les contrastes autour de lui. En compagnie des gamins de son village, il contemple le flot lent ou agité du fleuve, boueux la plupart du temps, qui roule depuis des siècles vers les contrées merveilleuses du sud que sont le Kentucky, le Tennessee et l'Arkansas, le Mississippi et la Louisiane. Pilote enfin, l'écrivain voit le paysage, les cultures, les populations et les mœurs que si souvent il imagina.

² Cf. Carl VAN DOREN, *The American Novel*, 1921; Walter Fuller TAYLOR, *A History of American Letters*, 1936.

³ Le romancier William Dean Howells (1837-1920).

Il pousse jusqu'à la Nouvelle-Orléans, où descendants de Français et d'Espagnols, nègres et mulâtres de teintes multiples, fils de vingt nationalités, donnent à la ville maritime, en se mêlant à l'élément anglo-saxon, une atmosphère fortement colorée. Son enthousiasme juvénile et ses ambitions déçues, l'appel qu'il ressent vers les espaces neufs, il les communique à Huck Finn, qui devient son porte-parole et son sosie, dans le recul enchanté d'un passé nimbé d'or. Ce qu'il ne pouvait accomplir enfant, son héros de douze ans, insouciant et heureux comme il aurait voulu l'être, le réalisera. *Huckleberry Finn*, c'est le rêve que porte en son cœur pendant près de quarante ans, sans pouvoir jamais s'en libérer, le monsieur à cheveux blancs qu'est devenu l'écrivain. Mark Twain s'y abandonne à chaque page, à chaque paragraphe, avec la faconde et le charme qui lui appartiennent, son humour, sa désinvolture souriante, son penchant pour l'exagération et la galéjade. Écrit à la première personne, dans ce langage peu grammatical des galopins délutés dont il fut, dont il serait encore s'il le pouvait, son livre s'impose par l'impression de vérité, de crédibilité — comme dit Paul Bourget, — qui s'en dégage.

Deux ouvrages antérieurs de Mark Twain, *Life on the Mississippi* et *Tom Sawyer*, contiennent en germe *Huckleberry Finn*. Le premier fournit l'élément descriptif; le second, le personnage principal et quelques figures secondaires. Fils d'un vaurien, buveur et joueur, Huck grandit au hasard, se débrouille au meilleur de sa connaissance, dans un milieu peu sympathique aux enfants errants et mal élevés. Un soir qu'il regagne sa cabane du bord de l'eau, il trouve son père mort, apparemment assassiné. Il décide sur-le-champ d'en finir avec son existence misérable. Depuis des années le désir le hante de voir le monde, de s'abandonner au courant du fleuve, fuyant vers des cieux tropicaux. Il s'embarque sur un radeau et le pousse au large. Il n'a en vue aucun objet, ni aucune destination. Il voguera vers l'inconnu, le merveilleux, le chant de sirène qu'est la promesse de l'avenir, ornée par sa rêverie. Le nègre Jim, esclave fugitif, se joint à lui, et les voilà inséparables. C'est la grande aventure. Huck n'ignorera plus un détail du fleuve. Le climat est doux et la vie n'offre rien de compliqué, à la condition qu'on la veuille simple. On couche n'importe où, à la belle étoile. On mange le poisson pris à la ligne, les fruits chipés sur les berges. Un double danger s'ajoute aux difficultés

d'une navigation primitive: à douze ans, Huck doit compter avec les durs à cuire qu'il rencontre, et Jim risque à tout moment d'être questionné, arrêté, renvoyé à son maître. Les voyageurs naviguent de jour et de nuit, selon les événements. Le fleuve nocturne succède au fleuve ensoleillé. Chaque rive attire et inspire la crainte. Qu'y va-t-on trouver? A coup sûr l'inattendu, sous les formes les plus émouvantes. Huck et son compagnon, aussi enfant que lui, attaché à lui comme un chien, en voient de toutes les couleurs. Ils s'initient et prennent part, en témoins souvent involontaires, à des péripéties inimaginables, parfois ridicules, à l'occasion tragiques.

Mark Twain possède une préparation peu ordinaire, pour insuffler la vie à son héros. Il connaît le Mississippi sur le bout du doigt, et Huck Finn c'est lui-même, tel qu'il fut jadis intérieurement, tel qu'il se désirait extérieurement. Huck ment, fume comme un homme, ne se sent nullement étouffé de scrupules, quand l'envie lui prend de saccager un jardin. Jamais cependant il ne cesse d'être vrai, réel, logiquement lui-même, affichant les défauts et aussi les qualités de son âge. Tour à tour il se révèle généreux, loyal, rusé, plein de ressources, surtout foncièrement honnête, dans les choses essentielles. *Huckleberry Finn*, c'est pour Mark Twain le triomphe, couronnement d'une œuvre déjà abondante. Il enrichit la littérature d'un type, celui du garçonnet hésitant au seuil de l'adolescence, abandonné à sa fantaisie et à son imagination, à un moment où aucun souci ne l'effleure.

Huck Finn comptera de nombreux frères dans les lettres américaines. Ils viennent tardivement, à cause de la perfection du modèle, comme les romans de l'avarice ne suivent que de très loin l'*Eugénie Grandet* de Balzac. Entre la publication d'*Huckleberry Finn* et celle de *Mitch Miller*, d'Edgar Lee Masters, il s'écoule trente-cinq ans. Pour ne pas errer, ni courir le risque de donner dans la pâle imitation, Masters recourt à un stratagème ingénieux, qui ressemble au procédé de Jules Lemaitre quand il reprend à son compte, dans *En Marge des vieux livres*, les personnages des littératures classiques. Mitch Miller et ses amis lisent et relisent *The Adventures of Tom Sawyer*. Ils savent l'ouvrage par cœur. Ils en demeurent tellement impressionnés qu'ils croient à l'existence physique de Tom, et brûlent du désir de le rencontrer. Entre temps, ils mettent tout

en œuvre pour l'imiter. Masters est un satiriste, comme le prouve son recueil si cruel de poèmes: *The Spoon River Anthology* (1915). Autobiographique en grande partie, écrit à la première personne comme *Huckleberry Finn*, et dans la langue fruste d'un gamin qui se moque de la syntaxe, son roman de l'enfance équivaut à un document, quasi photographique, sur la vie méticuleuse et rapetissée d'un centre rural de l'Illinois. Masters se range ici dans le clan amer qui s'attaque, depuis E. W. Howe (*The Story of a Country Town*, 1883), aux apparences vertueuses du village américain, et qui donnera les chefs-d'œuvre désabusés de Sinclair Lewis: *Main Street* (1920), et *Babbitt* (1922).

Journaliste, puis avocat comme son père, Masters réussit dans sa profession au point de devenir l'associé du célèbre criminaliste de Chicago, Clarence Darrow. Écrivain-né, il ne se désintéresse jamais des lettres. Il publie des vers, des pièces, des romans, une demi-douzaine de biographies. Il semble significatif qu'une de ces dernières raconte Mark Twain (1938). Après des difficultés d'ordre familial et certains revers de fortune, Masters abandonne le droit, se consacre exclusivement à la littérature. De Chicago, où il passe la plus grande partie de sa vie, il se transporte à New-York. Déjà vieux, puisqu'il naquit en 1869, il y continue son œuvre.

Sans rien perdre de son originalité et comportant des différences capitales, l'histoire de *Mitch Miller* se déroule parallèlement à celle de *Tom Sawyer*. Comme Tom s'attache à Huck Finn, Mitch s'éprend d'amitié pour Skeet Kirby, qui se retrouve dans l'ouvrage du même nom. Un jour, Mitch signale à son compagnon les rapprochements qui s'imposent, entre leur existence et celle des héros de Mark Twain. Tom, dit-il, vit à Petersburg, et nous vivons à Saint-Petersburg. Il y a ici une rivière, des champs, des bois, comme au pays de Tom. La comparaison des deux villages se continue: écoles semblables, églises semblables, la venue d'un cirque chaque année, à une époque déterminée. Similarité et banalité de la vie américaine, des mœurs, de l'éducation, de l'esprit américains, dans les milieux ruraux. Mitch et Skeet se perdent dans les songes de Tom Sawyer, et de son fidèle Huck Finn. A leur exemple, ils fouillent le sol, espérant découvrir un trésor. Comme Tom, Mitch Miller témoigne dans un procès sensationnel, et ses réponses déconcertantes rappellent celles, non moins amu-

santes, du personnage de Mark Twain. Le récit prend une tournure imprévue, vraisemblable toutefois, quand les deux gamins se mettent en tête de rendre visite à Tom Sawyer. Mitch lui écrit, adressant sa lettre à Hannibal, Missouri. On lui répond. Tom existe donc, comme il n'en saurait douter, puisqu'il répond aux lettres. Peu après, les deux galopins se rendent à la ville et tentent de s'embarquer à destination de Saint-Louis, d'où ils gagneront Hannibal. Leur équipée se termine brusquement, et les voilà ramenés à leurs parents. Ils iront plus tard à Hannibal, accompagnés de leurs pères, mais pour apprendre que Tom Sawyer ne fut jamais, sinon dans l'imagination de Mark Twain. Un boucher jovial et bedonnant, portant le nom de leur héros, a répondu à la lettre de Mitch et paru croire à son rêve, pour n'en rien détruire. Mitch n'en revient pas. Il conclut avec amertume: tout ce qui paraît si beau de loin, n'est pas vrai, et l'on ne doit pas s'y fier. Puis il fond en larmes, pleurant l'illusion perdue.

Comme les ouvrages de Mark Twain, celui de Masters s'intéresse au jeune Américain: aux idées plus ou moins raisonnables qui le préoccupent; à son goût d'aventure et d'action, imprégné d'audace, d'optimisme, et de cette imprévoyance qu'Isabelle Rivière conseille comme un devoir. Roman de l'enfance, mais roman de l'enfance américaine, à la période difficile que les écrivains d'autres pays négligent habituellement. A tous points de vue, *Mitch Miller* est dans la tradition de Mark Twain. Non seulement par le sujet et la manière de l'envisager, mais par le réalisme qui l'imprègne.

De la même lignée paraît *Spring Storm*, d'Alvin Johnson, qui raconte les agissements et impressions d'un enfant de l'est du continent, transplanté au lointain Nebraska. Il nous reporte aux mêmes lieux et à la même époque que connut Willa Cather, et qu'elle rend si tangibles dans *O Pioneers!* et *My Antonia*. Les deux écrivains naissent d'ailleurs la même année, en 1876. Le livre de Johnson tient des mémoires, autant que du roman. Dans sa première partie, il note au jour le jour les découvertes d'un jeune citadin, fils d'un ancien professeur, brusquement jeté en plein milieu rural, et devant s'initier graduellement aux travaux de la terre. Parce que son père, absorbé par les livres et dénué d'esprit pratique, ne s'intéresse que de loin à sa ferme, Julian Howard le remplace, de façon

peu appréciable d'abord, puis davantage à mesure qu'il grandit. Il est conseillé, aidé par un fermier voisin, à qui il prête lui-même main-forte, selon l'urgence des travaux. Il n'y a guère d'intrigue dans le livre, dont l'intérêt procède d'une succession de scènes agrestes, amenées par les saisons; des attitudes et sensations du garçonnet, en marge d'un régime de vie nouveau. Un des personnages secondaires, Dut Bates, ressemble comme un frère à l'Huck Finn de Mark Twain. Fils d'un criminel, abandonné à lui-même, il se lie d'amitié avec Julian, un peu comme Huck s'attache à Tom Sawyer. Ses escapades sur la rivière et ses îles invitent au parallèle avec celles du héros de Mark Twain, sur le Mississippi. L'ouvrage, malheureusement, prend soudain une direction qui l'éloigne des romans de l'enfance. Vers la seconde moitié, Julian semble en avoir fini des problèmes de l'âge ingrat. D'autres problèmes se présentent, sous la forme d'une femme, et le jeune homme réagit selon des principes qui n'en sont pas, et s'accordent mal avec ceux de la morale. Même un peu tard, le père intervient. Avec la décision d'Alexandre tranchant le nœud gordien, il arrache Julian à des amours prématurées et l'envoie réfléchir aux bienfaits de la discipline, dans un collège. Ce qui, entre parenthèses, se trouve plus conforme aux besoins de son âge.

De la même veine, ou à peu près, le roman poétique de James Still: *River of Earth*. Un ouvrage purement régionaliste, dont l'action se déroule chez les mineurs de charbon, sans cesse en quête d'emploi, des montagnes inhospitalières du Kentucky. Le livre est proche de la terre. A chaque page transpire la sympathie de l'auteur pour les choses du sol et les pauvres gens. Ici encore la narration se présente à la première personne, dans la bouche d'un garçon d'une douzaine d'années. Le héros n'a pas besoin, comme Huckleberry Finn ou Mitch Miller, de chercher l'aventure. Elle vient à lui, sous les formes peu attrayantes de la misère. L'aîné de quatre enfants, il lui faut de bonne heure se substituer au père absent, à la mère épuisée par la maternité et les tâches quotidiennes, pour aider à nourrir la famille. Il cultive la terre au meilleur de sa connaissance, chasse les écureuils qui se transforment en ragoût, cueille les baies des clairières, coupe le bois de chauffage, s'occupe aux cent besognes de la maison et du voisinage. Au moment où s'ouvre le récit, c'est à peine s'il a sept ans, et déjà la vie dicte ses exigences. Ses responsabilités s'accroissent à

mesure qu'il vieillit. Le père travaille peu, ou ne travaille pas, ou reçoit pour son labeur un salaire dérisoire. Aussi les jeunes, dans la mesure de leurs moyens, contribuent au soutien de la maison. La lutte pour l'existence, dans toute son âpreté. L'activité des mines est intermittente et le père, selon le caprice des patrons, transporte famille et meubles d'un camp de mineurs à l'autre, dans une charrette que tirent des mules. Les enfants fréquentent rarement l'école, à cause de son éloignement, ou parce que la nécessité de manger dépasse celle de savoir lire. Le garçonnet qui raconte ces tristesses y apporte un naturel où la naïveté de son âge s'allie à l'imagination poétique, autant qu'à l'amertume d'un réalisme aigu. Le roman rend le son d'une épopée du malheur, qui met au premier plan l'amour de la nature et des simples. Il révèle aussi la pensée résignée, la langue pittoresque et les aspirations du peuple, dans un monde fruste, à l'extrême bord du désespoir, et que menace l'écroulement d'une économie qui assure un semblant de stabilité. *River of Earth* s'apparente au roman prolétarien, et marque chez les pauvres gens les effets désastreux des perturbations sociales, provoquées par les bouleversements du progrès. Le héros du livre grandit sans savourer les joies de l'enfance, sans avoir le temps de jouer. Il ressemble cependant aux gamins de Mark Twain, par les joies de l'imagination, le goût de beauté qui ne meurt jamais en lui, la foi en l'avenir.

Mais le plus émouvant des fils spirituels de Mark Twain est Jody Baxter, héros de ce livre à part, *The Yearling*, de Marjorie Kinnan Rawlings. Disons immédiatement que l'ouvrage semble l'un des chefs-d'œuvre du roman régionaliste d'aujourd'hui, sinon le chef-d'œuvre. Ni la critique ni le public de langue anglaise ne s'abusèrent sur sa signification. Le livre se vend par milliers, alors qu'il ne possède aucune des qualités qui assurent habituellement la popularité. Rien de brutal ni de choquant, comme chez William Faulkner ou Erskine Caldwell; aucune aventure qui sente l'extraordinaire; pas même une allusion aux choses du sexe. Le récit se situe au fond de la Floride rurale, dans cette partie du pays que ne soupçonnent pas les flâneurs de Miami ou de Palm Beach, et dont personne n'a conscience avant les premières œuvres de M^{me} Rawlings: *South Moon Under* (1933), et *Golden Apples* (1935). Nous suivons l'auteur en pleine forêt tropicale, dans cette région qu'envahissent et sub-

juguent des pins innombrables, près de marais infestés de reptiles et d'oiseaux étranges. C'est ce qu'on appelle le *hammock country*, où végète une population de miséreux rivés au sol, peu instruits, mal éduqués, ne se permettant que de rares contacts avec la civilisation, et qui tirent péniblement leur existence de la culture, de la forêt, quand ce n'est pas de la fabrication illicite de l'alcool. Ce dernier trait se retrouve d'ailleurs chez les *poor whites* de tous les États américains du sud, dans le Tennessee comme l'Arkansas, le Mississippi comme l'Alabama, la Floride comme la Louisiane.

Le *yearling* se présente sous la forme de Jody, encore un gamin de douze ans. Chez les éleveurs, le *yearling* est un poulain, un veau ou un agneau d'un an. Par analogie, M^{me} Rawlings applique le terme à Jody, voulant marquer que déjà, dans l'ambiance où il vit, un garçon de son âge laisse derrière lui l'enfance, et que des responsabilités d'homme le réclament. Parce que la maladie terrasse son père, Jody le remplace peu à peu comme chef de famille. Depuis longtemps il connaît les plantes comestibles des sous-bois, chasse les bêtes sauvages, sait capturer dans le lac rempli d'herbes aquatiques les énormes achigans à grande bouche, qui pèsent jusqu'à dix livres. Il n'ignore rien des travaux de la ferme paternelle, péniblement conquise sur la forêt, sans cesse menacée de son envahissement. On y cultive des fèves et divers légumes, mais surtout du maïs et des patates, ces *sweet potatoes* que le peuple appelle *taters*, — c'est-à-dire de quoi se mettre sous la dent à la mauvaise saison. On élève de maigres porcs, de la variété dite *razor-backs*, qui cherchent leur nourriture en liberté, sous la futaie. Jody participe à cette vie primitive, s'en imprègne depuis le berceau, en attendant de succéder à son père.

Le *yearling* s'appelle Jody, mais c'est aussi Flag, jeune faon adopté par le garçon, élevé et choyé par lui, depuis sa découverte près d'une biche morte. Flag suit son maître, accourt à son appel, folâtre sur ses talons. A un an, l'animal est le *yearling*, plus encore que son compagnon de jeux. Il contracte l'habitude de manger la nuit le maïs en herbe, objet des soins assidus de Penny Baxter. De ce moment l'on prévoit sa perte, et l'agonie du cerf suscite les pages les plus poignantes du livre. La mère de Jody, sorte de marâtre qui méprise les sentimentalités, commande à son fils de tuer l'animal. Il ne s'y résout point. Elle essaye elle-même de

l'abattre, le blesse d'une balle, et Jody l'achève par compassion. Il presse la gachette dans un rêve, s'écroule près de la bête, se met à vomir et s'évanouit. Il part peu après, voulant fuir le pays, tout ce qui lui rappelle Flag et sa fin ignominieuse. On le ramène à la maison, affamé, épuisé de fatigue, et son père dégage pour lui la leçon de la souffrance: Tu connais la peine. Déjà tu n'es plus un *yearling*. La vie est cruelle. Elle abat un homme, il se relève, et elle l'abat de nouveau. Que doit-il faire quand le malheur l'accable? En accepter courageusement sa part et se relever, continuer...

Le thème du *Yearling* est simple. A peine si le roman s'appuie sur une intrigue, si ténue qu'elle demeure souvent imperceptible. Il raconte les événements d'une année, dans la vie d'un jeune garçon. La mort du cerf, si pathétique pour Jody, symbolise la fin de son enfance. Son père impotent, il assumera la direction de la ferme. Jody accepte la tâche qui s'impose, comme tant d'autres l'acceptèrent avant lui. Après un moment de révolte, il se résigne. Il comprend ce qu'il doit aux siens, et que la lutte pour l'existence ne laisse à personne de répit. Outre Jody, le personnage le plus sympathique du récit est le père, d'une âme assez noble pour discerner ce qui se passe chez un enfant, se montrer tolérant à son égard, sourire de ses naïvetés, ne le jamais froisser ou blesser. C'est là l'une des belles réussites de Marjorie Kinnan Rawlings.

Son livre en comprend d'autres. Régionaliste foncièrement, il révèle un monde primitif, aussi mystérieux qu'ignoré, poursuivant ses fins en marge de la civilisation. L'auteur montre la Floride, mais non celle que célèbre la publicité des villes balnéaires. C'est la dense forêt des pins, où coulent paresseusement des rivières bourbeuses, crouissent les marais remplis de serpents à sonnette, d'alligators et de tortues indolentes. Très riche, la faune ressemble pour beaucoup à celle de notre province de Québec. L'ours noir abonde, et aussi le renard, le raton laveur, le cerf de Virginie, chez nous appelé *chevreuil*. De multiples oiseaux nichent dans les branches ou s'ébattent au bord des eaux, de l'oriole aux aigrettes blanches et aux grues bleues du Mexique. Outre le serpent à sonnette, de dangereux reptiles s'enroulent aux racines protubérantes des arbres, entre autres ces espèces si typiquement du Sud que sont le *cottonmouth* et le *coral snake*. Des mousses lugubres pendent des arbres, telles des chevelures fantastiques. Le vent agite les sagittaires et les fougères ajourées.

les magnoliers et les feuilles acérées des palmiers nains. Un clapotement subit, parmi les roseaux et les nymphéas, signale la présence d'un dindon sauvage.

Dans ce milieu si comblé à certains égards, si délaissé aussi, survit péniblement une population clairsemée de pauvres diables, illettrés pour le plus grand nombre, peu ou nullement instruits de la religion, ignorant les lois ou prenant plaisir à les transgresser, possédant néanmoins leur code d'honneur, fondé sur la tradition et la conscience naturelle. Des mécréants naissent parmi eux, mais surtout des gens modestes, pauvres, naïfs ou feignant de l'être, fiers à leur manière, de mœurs patriarcales. *The Yearling* reflète cette vie intense et cachée. C'est ensemble la forêt et le marais, la faune et la flore d'une région, les coutumes et superstitions du peuple qui l'habite, la poésie et le folklore inhérents aux lieux. Cela ne ressemble à aucun déjà vu. Déposant le livre, on a l'impression de quitter un monde connu, aimé, et que malheureusement l'on ne reverra point.

Le mérite de Marjorie Kinnan Rawlings, c'est d'abord de ne pas méconnaître les valeurs humaines. Tenant compte de l'homme, son ouvrage acquiert une portée universelle. La pauvreté s'y illumine de tendresse et de beauté. Alors qu'il pouvait n'étudier que la croissance simultanée d'un enfant et d'un animal familier, le récit s'élève jusqu'à la peinture des caractères — condition de durée. On la juge charmante, cette fiction où évoluent, dans un décor de misère et de songe, Jody Baxter et le faon aimé comme un frère. Mais le livre vise plus haut. Il semblerait en somme superficiel, s'il n'avait comme héros de premier plan, dominant la personnalité de son fils et l'expliquant, l'être si profondément humain qui se trahit en Penny Baxter. Ce simple est d'une rare qualité morale. Plus que la mère, positive et hommasse, il comprend l'enfant qui grandit, le guide dans les choses de l'âme et du corps, se dresse entre lui et les chocs journaliers. Aux heures de désespoir, il entoure son fils de douceur indulgente, lui enseigne la sagesse de la résignation, le réconcilie avec la vie, non sans le prévenir de ses coups. Sans Penny Baxter, le roman se réduirait à un récit plaisant. Avec Penny Baxter, il atteint à l'humanisme. Dans l'ordre de la filiation de Mark Twain, *The Yearling* est une des dernières œuvres connues. Elle se classe probablement première, par l'excellence.

Harry BERNARD.